

Alain Kerlan

à propos de Moi le groupe d'Arnaud Théval



L'école mise à nu par ses célibataires, même

L'intervention des artistes dans le champ éducatif pourrait bien être l'un de ces faits que l'histoire de l'art ne saurait trop longtemps ignorer, sous peine de méconnaître du même coup l'une des figures de l'art d'aujourd'hui. Le travail d'Arnaud Théval au cœur de cette institution singulière qu'est le « lycée professionnel » en donne une illustration à la fois impeccable et cocasse ; il y a dans *l'obstination* du processus qu'il enclenche à la fois la rigueur d'une démonstration géométrique et la drôlerie entêtée d'un scénario burlesque. Poussant la grande et les petites portes du lycée, l'artiste va son chemin *more geometrico*, mais à la manière d'un Buster Keaton.

Soyez sûr qu'il ira jusqu'au bout, tiendra la ligne de sa démonstration, impassible, qu'il n'aura de cesse, sous sa nonchalance apparente, et qu'il fera tant et si bien, que le réel devra se défaire de ses apparences et se *mettre à l'œuvre*. Comme si, du support qu'il utilise, la photographie, Arnaud Théval retenait à la fois la *mathesis* du perçu qui préside à ses origines et le tout premier effet burlesque de son animation : le célèbre *arroseur arrosé* des frères Lumière.

Certes son image ne « bouge » pas, et une bonne part du problème sera précisément de la fixer quelque part ; mais l'artiste, lui, ne cesse d'aller et venir, de fureter, débusquer ! Et c'est ce mouvement même, le long duquel se déposent les *prises* photographiques comme autant de cailloux d'un Petit Poucet dans le labyrinthe du lycée, c'est ce trajet qui à la fin fait retour à la manière d'un boomerang. L'intrusion de ce Buster Keaton sociologue dans l'institution scolaire s'était pourtant faite selon les règles du savoir-vivre et sous le couvert des prestiges du monde de l'art, et le monde de l'école serait bien en peine de s'y opposer. Un artiste à l'école, de nos jours, et porté par l'institution artistique et culturelle avec la bénédiction des autorités académiques, cela ne se refuse pas, n'est-ce pas ? Pour y faire quoi, c'est une autre affaire.

Il semble loin le temps où les sociétés se méfiaient tant des pouvoirs de l'art qu'elles jugeaient bon d'en protéger leur jeunesse et d'éloigner les artistes de toute charge éducative, voire même, comme dans la *République* de Platon, de chasser hors de la cité les poètes et autres faiseurs d'images. Il y a désormais, en apparence, dans l'idéal d'égalité et de démocratisation qui continue de s'afficher au fronton des politiques éducatives, un *credo pédagogique* quasi officiel en faveur de l'artiste et de son rôle. Conjuguée à l'aura et à un reste de prestige dont bénéficie encore le monde de l'art, héritage de la conception romantique à l'âge démocratique, cette *doxa* ouvre bien des portes dans les écoles de la République.

Mais voilà, l'art d'aujourd'hui a cessé d'être pétri de romantisme, et ce n'est pas tout à fait l'art qu'elle attendait qui pénètre dans l'école. L'art d'aujourd'hui, l'art vivant, n'est pas, n'est plus l'art qui inspirait l'espérance de Schiller quand il rédigeait ses *Lettres sur l'éducation esthétique de l'humanité* et célébrait la communauté humaine réconciliée dans l'expérience de l'art. La trajectoire d'Arnaud Théval s'inscrit dans ce « malentendu » et le met à vif. À la porte d'entrée, donc, à la porte dorée, du côté de « l'entrée des artistes », sinon une haute idée de l'art et de ses pouvoirs, du moins de la bonne volonté culturelle institutionnellement encouragée, et des bénéfices symboliques légitimement escomptés. Et si un peu de perplexité perce néanmoins devant le projet de l'artiste – les récits d'Arnaud Théval participent à cet égard du burlesque auquel son entreprise ne peut échapper – la caution des institutions vaut assurance. Mais à la sortie, c'est autre chose ! Un vernissage obtenu à l'arraché, et perçu, au cœur du bastion institué, comme une sorte de sourd complot. Ou bien expédié en catimini, comme une cérémonie un peu honteuse, tolérée, comme on dit d'une maison de tolérance. Et puis au bout une vaste image, dressée sous la pluie à la grille du lycée, portrait paradoxal d'un « groupe » de lycéens en blouse bleue partageant la même destinée ouvrière, mais au sein duquel chacun, dressé sur la pointe des pieds et le regard levé vers un hors champ, un au-delà spectaculaire, ne semble communier que dans cette suspension, cet ailleurs. Une autre image ailleurs, ample panneau au graphisme comme à la rhétorique publicitaires crânement affichés, sur lequel les protagonistes photographiés dans des poses choisies, lycéens et lycéennes en passe de se fondre dans la cohorte innombrable des employés du commerce et de l'hôtellerie, s'attardent à jouer avec les clichés professionnels qui vont bientôt leur tenir lieu d'identité. Être « garçon de café », demandait Sartre, est-ce autre chose que « jouer au garçon de café » ?

Mais que diable voulez-vous que nous tirions de cela, demanderont les pédagogues les mieux disposés ? Quelle « exploitation pédagogique » est envisageable ? Mais précisément rien, aucune. La réponse achève de semer le trouble. Les interventions d'Arnaud Théval, nécessairement, dérangent. En elles, au fur et à mesure qu'elles prennent place dans les lieux et les temps de l'institution scolaire, et de façon de plus en plus enveloppante, deux affleurements, deux mises à nu, deux mises à vif n'en finissent pas de produire leurs effets perturbateurs et néanmoins salutaires. Mise à jour, en premier lieu, exhibition – pas nécessairement ostensible, bien au contraire : mais ce minimalisme accroît le trouble – mise à jour donc d'une identité ouvrière

singulière, en porte-à-faux, affirmée-déniée, sous l'apparente communauté d'une identité lycéenne, tout autant que mise à jour d'une identité lycéenne comme trouée des singularités d'une destinée ouvrière. Le second affleurement est à l'intérieur du monde de l'école plus troublant encore. Touchant, ébranlant un à un les piliers de la forme scolaire, il mine de proche en proche et dénude l'apparent consensus en faveur de l'art et des artistes. Il laisse transparaître le non-dit, conduit au bord de l'aveu : non, l'art à l'école, cela ne va pas de soi ; non l'artiste n'est pas nécessairement dans l'institution scolaire comme un poisson dans l'eau ! Les interventions d'Arnaud Théval révèlent le silencieux travail de l'appareil scolaire, occupé comme malgré lui, malgré sa volonté de s'ouvrir, à circonscrire l'intrus : tantôt le plaçant sous haute surveillance, tantôt l'abandonnant à l'enlèvement et à une lente et insidieuse marginalité. Ici le digérant patiemment, là l'expulsant sans faire mine d'y toucher, selon la seule loi de l'inertie.

Mais alors à quoi bon ? Pourquoi un artiste dans l'école, et dans cette école-là précisément, l'école républicaine de la formation ouvrière ? Précisément pour cela. Pour que l'art apporte, comme le dit Gérard Garouste, « une nécessaire et salutaire déstabilisation ». Non, l'art n'est pas fait pour rassurer. Troublant le consensus qui ne conçoit l'art et l'intervention de l'artiste que sous les signes romantiques de l'harmonie et de l'accomplissement, pour ne pas dire du « supplément d'âme », le travail d'Arnaud Théval met en œuvre le potentiel critique de l'art contemporain. Il le fait sans éclat et sans déclaration intempestive, sans pathos ni pose intellectuelle, avec une sorte de nonchalance cocasse et obstinée. Il le fait en convoquant à sa façon les trois fondements de notre humanité que mobilise selon le philosophe Hans Georg Gadamer toute entreprise artistique, et singulièrement celle de l'art contemporain : le jeu, le symbole, la cérémonie. La mise en jeu, chez cet artiste, est d'ailleurs tout à la fois cérémonie et travail du symbolique.

Qu'est-ce que le jeu ? Un excédent de vie. La vie qui « déborde » et dans ce débordement éprouve le besoin de se représenter. Les portraits d'élèves jalonnant le parcours d'Arnaud Théval dans le lycée donnent à voir de manière très singulière ces débordements de vie, en même temps qu'ils font apparaître, dans la même représentation, les formes et les forces qui les enserrant. Mais nul pathos, nulle imagerie ouvriériste là-dedans. Le jeu et la cérémonie ne cèdent en rien à la messe romantique. La cérémonie emprunte aux poses coutumières des adolescents ; elle ne s'éloigne guère de leur culture et de leurs façons d'être. Et le jeu lui-même appartient à l'âge des consoles et des écrans vidéo.

Alors, une dernière fois : à quoi bon ? Que peut bien apporter à l'école, et à tous ceux dont l'école est la condition obligée, un artiste en apparence aussi étranger aux crédos pédagogiques les plus répandus en la matière ? Là est peut-être la leçon : c'est en demeurant résolument lui-même que l'art d'aujourd'hui s'approche au plus près des enjeux politiques et sociaux dont il est précisément le *contemporain*. Il en va des enjeux éducatifs comme de tous les autres enjeux. Au bout du compte, si l'art et les artistes d'aujourd'hui sont impliqués et sollicités dans le champ éducatif, si même ils s'y engagent, c'est parce qu'il y a dans l'art d'aujourd'hui et la démarche artistique, qu'elle se déploie sur le plan visuel, sur le plan émotionnel, ou sur ceux de l'énergie ou de la pensée, quelque chose qui touche aux questions et aux problèmes éducatifs aujourd'hui majeurs, quelque chose qui touche « à la source de l'éducation » pour notre monde.

Ces questions, ces problèmes, gravitent principalement autour de trois points et posent trois genres de questions. Ils concernent en premier lieu *l'individu, le sujet* : comment éduquer, former le sujet aujourd'hui ? Ils interrogent la *créativité*, la création : que recouvre la demande de création et de créativité qui concerne aujourd'hui chacun ? Ils touchent enfin à *la norme* et à *la loi* : comment fabriquer de la norme et de la normativité tout en invitant chaque sujet à « être lui-même » ? Ces questions, on en conviendra, sont au cœur de la démarche d'Arnaud Théval.

Alain Kerlan (2008)